EHRENFREUND (Jacques), *Mémoire juive et nationalité allemande. Les juifs berlinois à la Belle Époque*

Paris, P.U.F., 2000, 285 p. (coll. « Perspectives Germaniques »)

Michael Löwy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20289>

DOI : 10.4000/assr.20289

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2000

Pagination : 84-85

ISBN : 2-222-96698-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Michael Löwy, « EHRENFREUND (Jacques), *Mémoire juive et nationalité allemande. Les juifs berlinois à la Belle Époque* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 112 | octobre-décembre 2000, document 112.16, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20289> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.20289>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

EHRENFREUND (Jacques), *Mémoire juive et nationalité allemande. Les juifs berlinois à la Belle Époque*

Paris, P.U.F., 2000, 285 p. (coll. « Perspectives Germaniques »)

Michael Löwy

RÉFÉRENCE

EHRENFREUND (Jacques), *Mémoire juive et nationalité allemande. Les juifs berlinois à la Belle Époque*, Paris, P.U.F., 2000, 285 p. (coll. « Perspectives Germaniques »)

- 1 Ce livre se distingue par l'originalité du propos, la clarté de l'exposition, la richesse de la documentation. Il s'agit d'une étude à la fois historique et socio-culturelle des « politiques de la mémoire » de la minorité juive de Berlin à l'époque du Deuxième Reich (1871-1914), qui montre comment se sont constituées, en interaction permanente avec la nation allemande, une mémoire collective modernisée et une identité sociale juive moderne.
- 2 L'auteur prend délibérément le contre-pied de l'historiographie sioniste, pour laquelle cette modernisation aurait conduit à une assimilation complète. À son avis il n'y a pas eu d'assimilation – qu'il définit d'une façon un peu trop restrictive comme « désintégration de la minorité dans la nation allemande » – mais construction d'une identité juive-allemande, complexe et ambiguë, et d'une nouvelle culture minoritaire, sécularisée et « historicisée ».
- 3 La culture juive traditionnelle – véritable « religion de l'histoire » – sacralisait le passé mais empêchait toute écriture historique. Sa conception du temps était celle d'une « réactualisation perpétuelle » du passé, par le rituel de la mémoire. A partir de Moses Mendelssohn – le père des Lumières juives de la fin du XVIII^e siècle – et de l'émancipation des juifs allemands au début du XIX^e, commence un processus de

modernisation/sécularisation de la culture juive, conduisant à son entrée dans la temporalité occidentale.

- 4 Les juifs berlinois – seulement 4 % de la population de la ville, mais surreprésentés dans la vie économique et culturelle – ont constitué, à l'époque du II^e Reich, une sphère publique propre, en rapport dialectique avec le modèle allemand. Leur principale référence est l'*Aufklärung* – incarnée à leurs yeux par les grands classiques allemands Lessing, Goethe et Schiller – la foi dans le progrès et la science, l'optimisme sans faille dans l'avenir. Deux thèmes dominent leur imaginaire historique : le souvenir des persécutions du passé – réactivé par l'antisémitisme qui ressurgit avec force à partir de 1880 – et la fierté pour les contributions juives à la civilisation occidentale en général et allemande en particulier : la Bible et le monothéisme, ainsi que, à l'époque moderne, l'œuvre philosophique et littéraire d'auteurs comme Moses Mendelssohn – le « nouveau Moïse », objet d'un véritable culte laïc – Heinrich Heine et Ludwig Börne. On porte un intérêt particulier à l'histoire du judaïsme espagnol du Moyen Âge, comme exemple de rencontre productive entre deux cultures, auxquelles on s'identifie profondément – non sans quelques anachronismes.
- 5 Dans la construction de cette identité collective nouvelle, l'histoire remplace progressivement la religion, tandis que les « professionnels de la mémoire » se substituent aux rabbins comme source d'autorité. Reprenant à leur compte l'héritage de la *Wissenschaft des Judentums* (« Science du Judaïsme ») de 1818, les nouveaux historiens juifs – Heinrich Graetz, Martin Philippon, Ludwig Geiger, Moritz Lazarus – publient des ouvrages érudits, fondent des centres de recherche, créent des revues scientifiques et des archives, produisant un discours historique qui tente de concilier la fidélité au judaïsme avec la loyauté envers la nation allemande. Cette culture minoritaire, produit d'une dynamique complexe d'emprunts et de différenciation par rapport au contexte allemand, est traversée de tensions : entre le désir d'auto-affirmation identitaire et celui d'intégration à la culture nationale allemande, ou entre la volonté de sécularisation et la permanence de notions religieuses : intervention divine, mission universelle du judaïsme, pérennité miraculeuse du peuple juif. On retrouve ces tensions dans la pratique des écoles juives, dont la tâche était, selon Ludwig Geiger – fondateur à la fois de l'Association pour la Science du Judaïsme et de la Société Goethe de Berlin – de « préserver le respect pour la religion des pères, enseigner l'amour de la patrie, faire des élèves des juifs et des allemands » (article de 1903 dans le journal de la communauté juive berlinoise).
- 6 Cette vision universaliste et optimiste, bourgeoise et libérale, produit d'une réinterprétation juive de l'*Aufklärung* et de l'historicisme allemand était, comme le montre très bien l'A., en porte-à-faux par rapport à la culture historique allemande du II^e Reich wilhelminien, de plus en plus nationaliste et de moins en moins universaliste. Elle restera dominante à l'intérieur de la minorité juive berlinoise jusqu'à la Première Guerre mondiale et ne commencera à être contestée qu'à partir des années vingt, avec l'essor du sionisme d'une part, et d'une critique de l'historicisme par des penseurs comme Gershom Scholem, Franz Rosenzweig et Walter Benjamin, qui tentent une réactualisation du rapport juif traditionnel – messianique – au temps.
- 7 Curieusement, l'A. ne mentionne pas du tout des personnages comme Martin Buber ou Gustav Landauer, qui avaient déjà esquissé une critique analogue bien avant la Première Guerre mondiale, et qui exerçaient une influence non négligeable sur certains secteurs de la jeunesse juive, à Berlin et dans toute l'Europe centrale. D'une façon

générale, sa démonstration, parfaitement convaincante dans l'analyse du discours dominant au sein de la minorité juive allemande de la Belle Époque, tend à en ignorer les formes dissidentes – notamment socialistes et romantiques.

- 8 Comment se situait cette culture face à l'antisémitisme, de plus en plus virulent dans le Reich wilhelminien à partir de 1880 ? Analysant le *Berliner Antisemitismusstreit* des années 1883-1886, c'est-à-dire, la riposte des historiens juifs aux attaques antisémites de l'historien allemand Heinrich Treitschke – auteur de la sinistre phrase « Les juifs sont notre malheur » – J.E. met en évidence les limites de leur démarche intellectuelle : pour eux, l'antisémitisme ne peut s'expliquer que comme produit de l'ignorance et de la bêtise – ou encore comme un « archaïsme médiéval » – qui peut être combattu efficacement par la science historique « objective et vraie ».
- 9 L'A. prend ses distances envers un important courant de l'historiographie – de G. Scholem à H. Arendt – qui interprète l'expérience juive-allemande du point de vue de sa fin tragique, sous le III^e Reich hitlérien, et qui met la problématique des réactions – ou plutôt, des absences de réaction – de la minorité juive face à l'antisémitisme au centre de sa réflexion. Critiquant cette démarche comme anachronique, J.E. plaide pour une analyse du judaïsme allemand dans son propre contexte historique, et non en fonction d'une « route à sens unique » menant à une nécessaire élimination. Cet argument est légitime, mais il me semble que l'A. court le risque de tomber dans le travers opposé, en ne dédiant qu'une page et demie – sur les 285 du livre – à la discussion de l'incontournable affrontement de la minorité juive berlinoise avec la menace antisémite...
- 10 En tout cas, par sa démarche novatrice, par son refus des approches réductrices – d'inspiration nationaliste – face à une culture complexe et plurielle, le livre de J.E. est une contribution majeure à la connaissance du judaïsme allemand en tant qu'inventeur d'un « diasporisme moderne » d'inspiration universaliste.